

RELATIONS SAVANTES ET DÉCOUVERTE DE LA MONTAGNE :
CONRAD GESNER (1516-1565)

Claude Reichler

Sebastian Münster, maître d'œuvre d'une des plus importantes compilations géographiques du xvi^e siècle, la *Cosmographia universalis*, avait souhaité inscrire dans son ouvrage, en complément aux emprunts faits chez les auteurs antiques et médiévaux, des descriptions fondées sur une connaissance directe¹. À l'occasion de ses premières recherches, il avait souvent pris la route pour se rendre sur les lieux dont il voulait traiter, en Suisse et en Allemagne. Des expressions comme *oculis propriis conspexi* (« je l'ai vu de mes propres yeux ») ou *experimento discere* (« apprendre par l'expérience ») se rencontrent sous sa plume. Par la suite, les éditions qu'il dirigea jusqu'à sa mort en 1554 élargissant l'aire géographique jusqu'à comprendre toutes les terres alors découvertes, il prit soin de développer un réseau d'informateurs locaux ou de correspondants qui avaient eux-mêmes visité les régions décrites². Cet ancrage du savoir géographique dans le voyage montre la place essentielle tenue par l'observation dans la constitution de cette science dès la Renaissance. De plus, Münster fait aussi de son livre un ouvrage apparenté au genre viatique en invitant son lecteur à devenir lui-même voyageur par la lecture des textes et la contemplation des gravures. Les marques de cet imaginaire du voyage, soutenu par une sorte d'itinérance interne au livre, sont nombreuses, aussi bien de manière déclarative que par allusion. Le texte de voyage exhibe par là sa fonction épistémique, qui le voue à transmettre des

175

RELATIONS SAVANTES • PUPS • 2006

- ¹ La première édition de la *Cosmographia universalis* (ainsi que je nommerai l'ouvrage lorsque je ne ferai pas la distinction d'une édition précise) est donnée en langue allemande par Münster à Bâle en 1544. Suivent un nombre considérable d'éditions en allemand, latin et français principalement, beaucoup augmentées et parfois modifiées. Après la mort de Münster, la publication sera assurée par son éditeur, Heinrich Petri, entouré de savants bâlois. François de Belleforest publie son édition française à Paris, en 1575 ; elle comporte la description de régions peu développées par Münster, notamment la France. Voir Karl Heinz Burmeister, *Sebastian Münster : eine Bibliographie*, Wiesbaden, G. Pressler, 1964.
- ² Sur la *Cosmographia universalis*, voir le livre récent de Jean-Marie Besse, *Les Grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, deuxième partie, ENS Éditions, 2003. Pour les voyages de Münster, voir Karl Heinz Burmeister, *Sebastian Münster, Versuch eines geographischen Gesamtbildes*, Bâle-Stuttgart, Helbig et Lichtenhahn Verlag, 1963.

connaissances élaborées *là-bas*, dans le contact avec le monde, avec la terre, avec les autres, et qui demande au lecteur une mobilité au moins mentale : « Le déroulement linéaire du texte mime le voyage, avec ses cheminements de place en place et ses stations, qui dans le texte prennent la forme d'illustrations diverses, de cartes, ou d'amplifications », écrit Jean-Marie Besse³.

LA PHYSIQUE DE LA TERRE

176

Illustrons par un exemple cette importance du voyage et du savoir qu'y puise l'entreprise cosmographique. Dans les éditions les plus anciennes de la *Cosmographia universalis*, le texte sur l'Etna comporte un long récit des grandes éruptions du volcan, avec des informations tirées d'auteurs antiques et médiévaux. L'éruption de 1537, quasi contemporaine de la rédaction de l'ouvrage, est mise en évidence avec force détails venus de témoins directs. L'horreur et la grandeur du phénomène, la force des impressions, notamment nocturnes avec le spectacle de l'avancée de la masse rocheuse compacte et rougeoyante, les dommages causés par le feu, la lave et la cendre aux cultures, aux animaux, aux habitations, sont décrits de manière visuelle, dans une rhétorique de l'*ekphrasis*. Une explication scientifique est proposée, qui incrimine le soufre présent dans les cavernes souterraines remplies de feu, au plus profond de l'île. Une illustration de petit format carré (environ 6 x 6 cm) accompagne le texte, témoignant moins du souci de la vraisemblance géographique, que d'une adéquation symbolique destinée à communiquer une impression de terreur : l'Etna domine de sa masse et de sa hauteur une ville encore médiévale représentant sans doute Catane, plusieurs fois menacée par les éruptions. Un panache de flammes et de pierres jaillissant de son cône, la montagne occupe toute la page, comme par un effet de zoom ; on voit que sa base est couverte d'une abondante végétation.

L'édition de 1628 montre une image assez différente, d'un format rectangulaire, et deux fois plus grande (fig. 1)⁴. La campagne entourant l'Etna est bien visible, déserte et désolée. Un village apparaît au loin, sur la gauche, entouré de quelques arbres, peut-être des peupliers ou des cyprès ; quelques champs cultivés sont

³ Jean-Marie Besse, *op. cit.*, p. 234. Il en conclut que « le livre cosmographique est devenu l'espace même du monde à parcourir ». Je ne le suivrai pas sur ce point : l'espace du livre ne se substitue pas à l'espace du monde ; il lui donne une forme, il en *configure l'accès*, mais il ne le remplace pas ; il invite au déplacement, il ne le supprime pas, puisqu'il est fondé précisément sur le voyage. Voir Justin Stagl, *The History of Curiosity. The Theory of Travel 1550-1800*, Chur, Harwood academic publishers, 1995.

⁴ *Cosmographia, das ist Beschreibung der ganzen Welt*, Bâle, 1628, t. I, p. 579. Mon enquête ne m'a pas permis de découvrir si l'édition de 1628 est la première qui comporte cette nouvelle gravure. Dans les éditions anciennes que j'ai consultées (1559, en latin et 1568, en français), la gravure est celle de petit format décrite ci-dessus.

esquissés, tandis que sur la droite on aperçoit un golfe, la mer, des maisons au bord du rivage. Des montagnes ferment l'horizon à l'arrière-plan. Au centre de la gravure, comme encadré par l'agencement paysager, le volcan s'élève dans une surrection dramatique et solitaire, accentuée encore par les flammes qui jaillissent de son sommet parmi les roches projetées, les vapeurs noires, les blocs qui s'écroulent et dévalent les pentes.



Fig. 1. « Von dem Berg Aetna, heut Monte Gimbello genannt », Sebastian Münster, *Cosmographia, das ist Beschreibung der ganzen Welt...*, Bâle, Heinrich Petri, 1628 (photographie Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne).

Au premier plan, deux cavaliers sont là, l'un d'eux tourné vers le volcan, l'autre de profil, son cheval avançant encore. Un gentilhomme à pied les escorte ou les accueille, qui salue. Ce groupe souligne la fonction testimoniale de la gravure et de la narration qu'elle accompagne : on ne doute pas que ce sont là des voyageurs savants, ni qu'ils ont entrepris leur voyage pour venir observer l'étrange et inquiétante colère de la montagne qui explose sous leurs yeux (et sous ceux du lecteur) dans un dispositif remarquablement théâtral. L'image communique à la fois l'affreuse grandeur du phénomène et la véracité de l'observation ; elle prend place parmi les merveilles de ce *Wunderkammer* qu'est le livre cosmographique, nourri des explorations des voyageurs. Le texte qui suit l'illustration, insistant sur la célébrité de l'Etna, est passablement plus court que celui des éditions antérieures, et ne fait guère état de témoignages antiques ou locaux. Nul doute que les éditeurs tardifs n'aient voulu rappeler, en faisant refaire la gravure, le caractère d'observation *ad naturam* de ce chapitre, comme de tout l'ouvrage.

Cependant, quelle que soit la forme qu'elle a prise, et au-delà de l'appui qu'elle apporte à la fonction testimoniale de la relation de voyage dans l'édition de 1628, l'image de l'Etna véhicule une conception scientifique de la formation des montagnes, dite volcanique ou plutonienne, que ses informateurs et ses continuateurs partagent avec Münster⁵. Selon cette conception, toutes les montagnes sont nées par l'action du feu intérieur de la Terre. Reposant sur la théorie des quatre éléments, universellement acceptée jusqu'au milieu du XVIII^e siècle environ, elle marque de son sceau la découverte de la montagne et jette sur elle une lumière fascinante qui porte les peintres comme les savants à la parcourir pour mieux la comprendre. Libérés du topos *horribilis* auquel se cantonnent la plus grande partie des voyageurs indifférents ou craintifs, tout comme les amateurs de la campagne romaine ou des « douceurs angevines » (dont font partie en général les écrivains français de la Renaissance), certains savants découvrent ainsi dans les Alpes un « nouveau monde », dont la complexité et l'enchantement ne le cèdent pas aux territoires de *par delà* qui sont apparus au même moment au regard des Européens.

Peu de temps avant la première édition de la *Cosmographia universalis*, un jeune humaniste érudit qui venait d'acquérir ses diplômes de médecin à l'université de Bâle, avait publié un texte d'éloge sur les montagnes, en introduction à un petit traité savant portant sur les usages du lait et des produits qu'en tirent les paysans des Alpes. Conrad Gesner (on trouve l'orthographe Gessner) était né à Zurich en 1516. Il y avait trouvé ses premiers maîtres parmi les réformateurs. Après avoir fait des études à Bourges et à Paris dans le milieu des premiers humanistes français, il fut nommé, à l'âge de 21 ans, professeur à l'*Académie de Lausanne* pour l'enseignement du grec ; il acquit ensuite ses diplômes de médecine à Bâle en 1541, puis devint médecin et professeur d'histoire naturelle dans sa ville natale. Esprit universel, il publia des travaux philologiques et bibliographiques (la *Bibliotheca universalis*, première recension des ouvrages imprimés jusqu'alors en hébreux, grec et latin), aussi bien que des livres de médecine et de sciences naturelles (l'*Historia animalium*, richement illustrée, fondatrice d'une « zoologie » descriptive). Ses lettres montrent qu'il fut aussi un voyageur et un excursionniste passionné de marche. Le texte qu'il date de 1541, intitulé *L'admiration des montagnes*, prend la forme d'une lettre adressée à un ami⁶. Gesner y cite longuement Simon Grynaeus (1493-1541), philologue et polymathe qui faisait partie du cercle intime de Sebastian Münster à Bâle

⁵ On sait que cette conception est opposée à une autre, dite diluvienne ou neptunienne, qui met en avant les effets de l'eau dans la structure des montagnes, par le retrait du déluge autant que par l'érosion constante provoquée par le ruissellement.

⁶ *De admiratione montium*. L'opuscule lui-même a pour titre *Libellus de lacte et operibus lactariis, philologus pariter ac medicus*, Zurich, 1541 ou 1543.

et qui contribua à la réalisation de la grande œuvre géographique. On peut supposer qu'à travers Grynaeus, le jeune savant cherchait à pénétrer dans l'orbe de l'entreprise alors en pleine phase de préparation.

La lettre commence par une vibrante apologie de la marche et des bonheurs du paysage de montagne. Gesner fait part de sa décision d'effectuer chaque été une ascension pour observer les plantes et, ajoute-t-il, « pour procurer à mon corps un noble exercice en même temps qu'une jouissance à mon esprit⁷ ». Il fait l'éloge de la montagne, des spectacles naturels qu'elle offre, des plaisirs qu'elle procure, et s'élève contre les gens des villes, paresseux et serviles, qui rampent comme des pourceaux et restent insensibles aux merveilles de ce « paradis terrestre » : « Je déclare ennemi de la nature quiconque ne juge pas les hautes montagnes très dignes d'une longue contemplation⁸ ».

Il y a là une citation cachée d'un passage des *Métamorphoses* d'Ovide [I, 84-86] où l'homme est opposé aux animaux parce qu'il lui est donné de porter ses regards vers le ciel et les astres. Le ciel, ce sont ici les montagnes et leurs merveilles, à travers la contemplation desquelles le sage vénère la puissance du « grand Architecte ». Après un exorde très vif, dans lequel il interpelle son lecteur, Gesner accumule les questions qui se posent à l'observateur des montagnes, en donnant d'abord la parole à Grynaeus : « Pourquoi, je vous le demande... ? » ; « Et pourquoi encore les rochers sont-ils suspendus... ? » ; « Mais pourquoi voit-on les montagnes trouées de si grandes cavernes... ? ». Les interrogations suscitées relèvent principalement de la physique, mais aussi de l'hydrographie, de la météorologie, de la minéralogie. La science de la Terre que possède Gesner vient de la *Physique* et des *Météorologiques* d'Aristote et de quelques auteurs antiques, comme chez tous ses contemporains. Pourtant les réponses qu'il propose s'appuient aussi sur l'observation des phénomènes et la recherche « expérimentale » des causes, c'est-à-dire sur une forme de contemplation active et curieuse. Les phénomènes qui retiennent l'attention du voyageur appartiennent à l'exceptionnel, au rare, au merveilleux, devant lesquels l'homme reste stupéfait : « Le spectacle des montagnes me saisit au-delà de toute mesure⁹ », écrit-il en conclusion de son essai.

Ce sentiment est exalté par la beauté des paysages (« les sommets élevés et abrupts des monts, les escarpements inaccessibles, l'énormité de leurs flancs dressés vers le ciel, les roches ardues, les épaisses forêts¹⁰ ») et tout autant par

7 Je cite l'unique traduction française de la lettre, donnée par William Augustus B. Coolidge, *Josias Simmler et les origines de l'alpinisme jusqu'en 1600* [1904], Grenoble, Glénat, 1989, p. 31. Je modifierai parfois cette traduction, et d'abord le titre retenu par Coolidge.

8 *Ibid.*, p. 33.

9 *Ibid.*, p. 36.

10 *Ibid.*, p. 32.

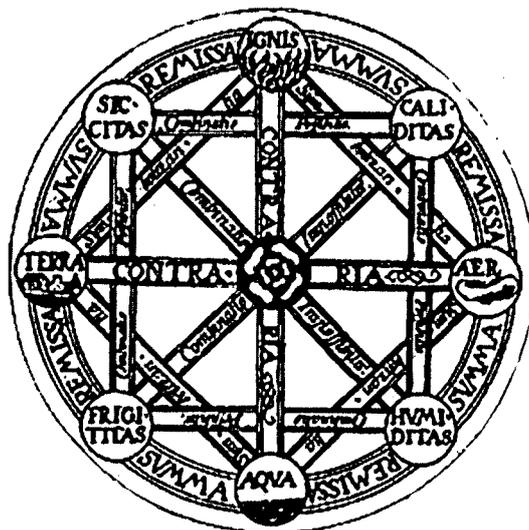


Fig. 2. Gottfried Wilhelm Leibniz, *Ars combinatoria*, Francofurti, Cröker, 1690
(photographie Bibliothèque publique et universitaire de Genève)

L'air emprisonné dans les cavités de la montagne se charge de vapeurs et, cherchant une issue, agité par la pression, provoque les tremblements de terre. L'eau, abondante dans les Alpes, vient des puits profonds que celles-ci renferment, fosses et conduits qui communiquent entre eux. Ces puits recueillent l'eau des pluies, filtrée par la glaise, et l'empêchent de ruisseler sans profit vers les plaines. Mais les montagnes sont avant tout l'œuvre du feu. Régnant à l'intérieur de la Terre, il réchauffe l'eau qui y pénètre et la change en vapeur, laquelle se condense sous l'effet du froid terrestre. Les eaux thermales, de leur côté, attestent suffisamment la présence du feu intérieur. D'autre part, la lutte du feu – léger, enclin à monter – et de la terre – lourde, compacte, entraînée vers le bas – explique l'élévation des montagnes. Quand le feu trouve une issue, il s'échappe et l'on aperçoit alors ces flammes et ces fumées immenses au sommet des volcans, ces masses en fusion qu'il soulève et déplace. Lorsqu'il ne trouve pas d'issue, le feu est contraint à stopper son élan et à s'abaisser sous le poids de la terre : il forme alors les montagnes à son image, sculptant l'élément terrestre dans une sorte de lutte tellurique en le portant à des hauteurs considérables et en lui donnant ces formes de langues et de cônes pointus qui sont l'image des flammes (*igneam naturam imitando*). Le feu est

ainsi *l'habitus* des montagnes, « le lien qui les retient et qui, tendu de partout, s'étend du centre, où il commence, jusqu'aux extrémités¹¹ ».

Dans le regard de Gesner, le paysage des Alpes est un paysage dynamique, produit des luttes et des équilibres entre les éléments, porteur des marques de sa formation sous l'aspect des *ressemblances* qui l'ont créé. L'original latin dit mieux que la traduction de Coolidge cette énergie des éléments. *Violentia, vix, potentia, rapere, tollere...*, le vocabulaire est celui de la violence irrésistible et montre des forces en acte : *Natura ignea terram sublimen secum rapiens*¹²... Gesner ne manque pas de mentionner à deux reprises l'Etna comme illustration de sa théorie, et toute sa description pourrait être appliquée aux gravures que nous avons commentées. Une autre image de la *Cosmographia universalis* fait bien voir la prégnance du feu dans cette perception à la fois savante et puissamment poétique de la montagne : il s'agit des bains de Loèche (fig. 3), auxquels la lettre sur *L'admiration des montagnes* fait une allusion indirecte¹³.



Fig. 3. « Leucker Bad », Sebastian Münster,
Cosmographia universalis..., Bâle, Heinrich Petri, 1559
(photographie Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne)

¹¹ *Ibid.*, p. 34. *Habitus* est un terme que Gesner emprunte aux Stoïciens : constitution, mode d'être.

¹² « Le feu par sa nature emportant la terre avec lui vers le haut... ».

¹³ « Des sources d'eau thermales, utiles à la santé, attestent cette présence du feu, notamment en maints endroits de notre Suisse » (*ibid.*, p. 33-34). Gesner écrira plus tard un chapitre sur les bains thermaux de Suisse dans un ouvrage collectif sur le sujet.

Au centre de l'image, le village regroupe quelques maisons autour de l'établissement des bains où des baigneurs nus séjournent dans l'eau. Des pâturages, quelques arbres l'entourent ; un paysan chemine avec son mulet. Sortant de la montagne et passant à côté du village, une étroite rivière coule, qui trace la diagonale de l'image. Mais l'aspect le plus remarquable de la gravure, c'est le cirque de montagnes grandioses qui délimite autour du village un cercle presque parfait. Chacune est comme une entité séparée mais semblable à ses voisines, immense paroi rocheuse jetée vers le ciel, léchant le ciel. Ces montagnes, certaines droites et d'autres tordues, forment des figures similaires aux flammes ; l'élan interrompu qu'elles dessinent dans leur élévation montre le poids et la puissance propres à la masse rocheuse qui sont censés avoir stoppé le feu et le maintenir dans ses cavernes souterraines, où il transmet sa chaleur à l'eau des sources thermales. Superposant une cause physique – le plutonisme – à un processus symbolique fondamental dans l'intellection de la Renaissance – la similitude – la gravure constitue une parfaite illustration de la lettre de Gesner et de sa théorie volcanique.

La lettre sur *L'admiration des montagnes* est un extraordinaire poème des éléments où la beauté littéraire et la force imaginative apportent leur concours au désir d'explication scientifique des faits observés. Elle témoigne d'un effort de compréhension tendu vers la rationalité, bien plus que d'un recours aux lieux communs ou aux conventions. De nouvelles questions surgissent sans cesse à l'esprit du savant voyageur, auxquelles il donne des réponses inspirées par le cadre des forces premières et des composantes fondamentales de la matière, dans lequel son esprit évolue. C'est ainsi qu'il cherche à expliquer par un raisonnement météorologique la persistance de la neige sur les sommets, malgré la proximité du feu souterrain ; qu'il note l'abondance des forêts en moyenne montagne, enrichie, dit-il, par les eaux et la fermentation terrestre ; qu'il s'interroge sur la présence de métaux et de cristaux dans les veines des roches – tous les phénomènes qui apparaissent au commun des mortels comme des énigmes trouvent ici leur cause et leur place. Les histoires des dieux mêmes, dont l'antiquité avait peuplé les montagnes, s'expliquent selon lui par les particularités dont elles sont le siège, par ces énergies qui les habitent et les façonnent : *Montes amat Diana venatrix*¹⁴.

Pourtant, la voix de Gesner ne semble guère avoir été entendue par les éditeurs de la *Cosmographia universalis* pendant plusieurs décennies. La montagne continue d'y être décrite selon le topos *horribilis*, quand elle n'est pas simplement ignorée. Les hautes montagnes des Alpes sont rarement mentionnées dans

¹⁴ « Diane Chasseresse se plaît dans les montagnes » (*ibid*, p. 35 ; ma traduction). Ce sont là des fables, dit Gesner à propos des divinités antiques qu'en bon philologue il inclut dans sa description : « Elles enveloppent le noyau de la vérité » (ma traduction).

l'index des éditions, dont le principe d'organisation conduit le lecteur de ville en ville, exception faite du Valais et des Grisons. Le texte sur les bains de Leuk (Loèche) dans les éditions anciennes décrit les sommets environnant le village comme des rochers horribles qu'on ne peut contempler sans stupeur. Tout se passe comme si Conrad Gesner était resté marginal dans son enthousiasme, en tout cas au sein de l'entreprise cosmographique, et donc dans la géographie de la Renaissance. Selon Burmeister, si l'on peut supposer que Gesner a été intéressé par le travail scientifique de la *Cosmographia universalis*, et bien qu'il soit resté en rapport avec les conseillers de Münster et avec celui-ci même, il n'a pas été appelé à y contribuer¹⁵. Il y a donc une sorte de paradoxe à rapprocher Gesner de la *Cosmographia*. Celui-ci ne peut être levé si l'on considère les seules collaborations factuelles, mais il apparaît moins important si l'on prend en compte la proximité des conceptions scientifiques en physique et en histoire naturelle, et l'importance accordée à la « méthode viatique » pour l'observation des phénomènes.

DESCRIPTION D'UNE MONTAGNE

Conrad Gesner écrira un second texte sur son expérience de la montagne, plus important que le premier et qui appartient complètement au genre des voyages savants. Il s'agit de l'excursion qu'il accomplit sur l'une des cimes du massif du Pilate, au-dessus de la ville de Lucerne, en août 1555. Gesner a fait le récit de cette ascension dans une lettre adressée à son ami le médecin Jean Chrysostome Huber, datée du 28 août de la même année¹⁶. *Relation savante*, cette lettre est elle aussi un éloge de la montagne et de la marche. Nous ouvrant des perspectives décisives sur un travail d'observation au seuil de l'âge moderne, elle nous montre, mieux encore que la lettre sur l'admiration des montagnes, quels savoirs sont mobilisés pour rendre compte des phénomènes naturels et humains rencontrés. Elle associe en effet trois sciences : la géographie (sous le nom de « chorographie »), la physique et la médecine, inaugurant ainsi une formule caractéristique de l'intérêt des savants pour la montagne, qu'on retrouve jusqu'à notre époque.

¹⁵ Il fut sans doute plus proche du cercle des « chroniqueurs » helvétiques, autour de Johann Stumpf et de Aegidius Tschudi, dont l'œuvre est à l'origine de l'identité alpine de la Suisse.

¹⁶ *Descriptio Montis Fracti juxta Lucernam, et primum chorographica, praesertim quod ad paludem Pilati in eo memorabilem*, ce qu'on peut traduire ainsi : « Description du Fracmont [littéralement montagne cassée] près de Lucerne, avant tout chorographique, en particulier ce qui est digne d'être retenu à propos du marais [lac] de Pilate ». Là encore, une traduction a été donnée par Coolidge dans l'ouvrage cité précédemment, p. 302-311. Cette « description du Pilate » (nom usuel de la montagne) figure dans les pièces annexes d'un traité de botanique portant sur des plantes appelées « lunaires » [qui luisent la nuit], Zurich, 1555. Ma traduction s'éloigne parfois de celle de Coolidge, ici pour le mot *chorographica*, qu'il rend à tort par « topographique ».

Gesner se présente comme un excursionniste habitué à effectuer des voyages en montagne à la belle saison. Il le fait depuis plusieurs années pour son plaisir, dit-il, mais aussi en vue de recueillir des observations de tous ordres et des témoignages sur les Alpes. Il a le projet d'écrire un traité complet « sur les montagnes et leurs merveilles¹⁷ ». S'il se limite, dans sa lettre, au récit d'une ascension, il y introduit toute la substance de ses expériences et de sa connaissance de la montagne. La circonstance singulière est donc prise dans un projet plus large de nature scientifique. La première marque de cette ambition réside dans le motif du voyage et le choix du but. Il s'agit de visiter un lac de montagne entouré d'une zone marécageuse où, selon la tradition locale, Ponce Pilate, exilé et poursuivi pour son rôle dans la mort du Christ, aurait été précipité et se serait noyé. Les habitants de Lucerne et des villages voisins sont persuadés que, si l'on jette une pierre ou quelque objet solide dans le lac, on déclenche des phénomènes menaçants : tempête, grêle, inondation... La tradition est si bien attestée qu'un savant de grande renommée, Vadianus, avait déjà effectué l'ascension en 1522, aux fins d'en vérifier le bien-fondé ; il avait conclu par une déclaration prudente, acceptant l'idée de miracles et de merveilles météorologiques dans cette région des Alpes, mais rejetant la part du récit concernant Ponce Pilate¹⁸. Bien que la *Cosmographia universalis* soit friande d'histoires, elle ne mentionne dans les éditions anciennes ni le Fracmont, ni Pilate et son lac. En revanche, l'édition de 1628 donne une entrée de son index à « Pilatus see », décrit la montagne et le lac en dramatisant le cadre naturel, et raconte la légende météorologique qui entoure le lieu.

Pour éviter toute mauvaise surprise, l'ascension de la montagne était strictement contrôlée par le bourgmestre de la ville de Lucerne. Le 20 août 1555, Conrad Gesner s'y rend donc comme un savant qui veut résoudre une énigme par la connaissance directe des phénomènes et la recherche de leurs causes. La visite du lac proche du sommet le persuadera qu'aucun événement surnaturel n'a eu lieu ni n'aura lieu, d'autant que la lecture des sources antiques lui apprend que Ponce Pilate n'est jamais venu dans cette région. Un long paragraphe est consacré à la discussion des récits locaux. Gesner y aborde les différents arguments et les écarte tour à tour en faisant appel à la « raison naturelle » et à l'observation comparée (il évoque un autre lac du même genre

¹⁷ Coolidge, *op. cit.*, p. 303 (texte de la lettre d'envoi adressée à J. Chr. Huber).

¹⁸ Vadianus ou Vadian (Joachim von Watt), compilateur et géographe, a publié l'édition *princeps* de la *Description du monde* de Pomponius Mela, accompagné d'un commentaire (Bâle, 1522). Il a fait partie lui aussi des savants intéressés par l'entreprise de la *Cosmographia universalis*. Gesner a repris le récit de son ascension du Pilate dans les pièces annexes de ses *Lunaires*. Il se montre plus ferme que Vadian sur la question des croyances populaires, plus audacieux et plus précis dans ses exigences d'observation.

qu'il a vu en Savoie, au sujet duquel aucune légende ne court). Il ajoute aussi des considérations théologiques, en protestant soucieux de vérifier, et de réfuter, une croyance qui apparaîtra désormais comme une superstition catholique, dans ces régions où la Réforme a été rejetée.

On distingue clairement dans son récit les savoirs mis en œuvre lors de l'enquête et la manière dont ils sont coordonnés. La tradition des *auctores* (la Bible, les géographes et naturalistes antiques et contemporains), c'est-à-dire la somme disponible du savoir écrit, est associée à l'observation et à l'exercice d'une argumentation raisonnée. C'est le statut de l'observation qui constitue l'aspect le plus intéressant pour éclairer la part savante de cette relation. La phase « expérimentale » et les procédures auxquelles elle donne lieu sur le terrain sont bien présentes, mais l'on ne prétendra pas que Gesner anticipe véritablement la construction d'une science baconienne. Ce qui paraît plus spécifique est le fait qu'il présente son voyage comme une démarche consubstantielle à la science chorographique (*et primum chorographicam*, dit son titre). Dans l'ensemble plus ou moins ordonné des sciences géographiques à la Renaissance, à côté de la cosmographie et de la topographie, la chorographie apparaît ici comme la description à l'échelle régionale des éléments concernant les aspects spatiaux et physiques, l'habitat, la faune et la flore, le climat, les météores, etc., et reposant sur une expérience propre du lieu¹⁹. La chorographie existe dans la relation de Gesner comme la mise en œuvre locale d'une science de dimension plus vaste, qu'à son tour elle nourrit de notations probantes et remarquables. Il l'explique dans la fin de sa lettre d'envoi, lorsqu'il demande à son correspondant de lui faire part de ses propres observations ou de témoignages fiables ; ajoutées à ses connaissances de terrain, elles l'aideront à « composer un jour un traité complet sur les montagnes et leurs merveilles²⁰ ».

Comme la lettre sur *L'admiration des montagnes*, la description du Pilate faite par Gesner appartient à une science *générale* dans la présentation des climats alpins qui intervient au début de la lettre. En observant la végétation et les transhumances des troupeaux, Gesner montre que la répartition des saisons dans les Alpes est spécifique : la haute montagne, où les neiges et les glaces sont toujours présentes, ne connaît que l'hiver ; la « seconde région » en dessous, où se trouvent des pâturages, connaît le printemps et l'hiver ; plus bas vient une zone où apparaît aussi un automne (des fruits y mûrissent, quoique fort tard) ; seules les basses

19 Dans *La Géographie de la Renaissance (1420-1620)*, Paris, CTHS, 1986, Numa Broc a proposé un classement de ces trois sciences en rapport avec l'échelle de leurs objets. Les choses paraissent pourtant plus complexes et les attributions et distinctions d'objets moins clairement ordonnées. Voir Frank Lestringant, *L'Atelier du cosmographe*, Paris, Albin Michel, 1991 ; Jean-Marc Besse, *op. cit.*

20 Coolidge, *op. cit.*, p. 303 (...*de montibus eorumque miracul*).

vallées possèdent un véritable été, avec toutes ses productions agricoles, à côté des autres saisons. Le promeneur qui fait l'ascension d'une montagne et en redescend au mois d'août, parcourt ainsi les quatre saisons de l'année dans une même journée²¹. C'est alors seulement que la science *régionale* qu'est la chorographie trouve ses fonctions, qui permettent de décrire de près les hommes et les milieux où ils vivent. Apparaît l'image d'un œcumène complet et harmonieux, miroir du monde total, où la Providence met à la disposition des hommes tous les bienfaits de la nature. Gesner va multiplier les variations sur ce thème dans sa relation, en s'appuyant sur les détails de son excursion, présentée étape par étape : la bienveillance et l'hospitalité des hommes rencontrés, la grandeur et la santé des troupeaux aperçus, les nombreux produits que les vachers tirent du lait, la variété des animaux sauvages, la beauté de la flore, l'abondance des forêts, la pureté et la fraîcheur des sources, la configuration du terrain en altitude...

UNE PHYSIOLOGIE DE L'ALTITUDE

Cet éloge de la montagne, on l'a dit, n'est pas fréquent à la Renaissance ; il est la marque d'une approche ouverte, non conventionnelle, du monde alpin. On la trouve aussi chez les humanistes et les réformateurs suisses ou chez un Pelletier du Mans à propos de la Savoie²². Elle se répandra chez les savants à partir du XVII^e siècle, par l'intérêt croissant pour les plantes et les fossiles. Mais ce qui caractérise Conrad Gesner en particulier ne réside pas seulement dans son attitude positive : il est surtout le premier qui lie étroitement des considérations médicales à l'étude du milieu alpin. Sans doute est-ce sur ce point aussi qu'il se sépare de Münster et du groupe de la *Cosmographia universalis*.

La description du Pilate montre comment la montagne dispense à l'homme tous les plaisirs des sens, que le voyageur envisage les uns après les autres. Le toucher, dont les perceptions sont démultipliées par l'action de l'air, des vents, des changements de température ; l'ouïe, qui jouit de tous les bruits produits par la nature et les hommes, et du silence même ; l'odorat (encore un sens lié à l'air), le goût ; et surtout la vue, à laquelle est consacré un long paragraphe. Gesner – qui lui-même dessine remarquablement – distingue les différentes propriétés optiques qui structurent l'espace, délimitent les contours et les hauteurs, le proche et le lointain, établissent des plans, composent le jeu des

21 Origine d'un lieu commun qui parcourt les siècles, qu'on retrouve jusque chez Rousseau dans la « Lettre sur les montagnes du Valais » de *La Nouvelle Héloïse* (1761).

22 Pour les aspects de la tradition philosophique et religieuse réinterprétée par les réformateurs, au profit d'une réhabilitation de la curiosité tournée vers les choses du monde, voir Dieter et Ruth Groh, *Zur Kulturgeschichte der Natur*, Francfort, Suhrkamp Taschenbuch Wissenschaft, 1991-1996, 2 vol.

couleurs, cernent les objets, les identifient et les relient entre eux... À côté des objets alpins qu'il isole (forêts, rochers, torrents...), il sait être attentif aux agencements spatiaux : le terme de *figura* revient à deux reprises pour désigner les lignes et les formes qui composent le paysage. Les variations de la vision sont décrites comme un art d'expérimenter les paysages, de l'ampleur des vues lointaines au détail des choses et aux accidents du terrain : *Si oculorum aciem intendere, visum dispergere, et longe lateque prospicere et circumspicere omnia libeat*²³... Par son sens aigu de la dynamique du regard, par son souci de la pluralité et de la concrétude des sensations, la relation du voyage au Pilate me paraît constituer une sorte de modèle originaire du paysage de montagne, bien plus clairement et plus pertinemment que le récit de Pétrarque auquel on se réfère rituellement.

Le bonheur des sens que procurent les excursions en montagne est l'occasion de digressions sur la *voluptas* au cours desquelles le philologue ne peut s'empêcher de disserte sur l'interprétation d'Épicure... Mais la juste appréciation du plaisir corporel et les explications qui l'accompagnent relèvent surtout, selon Gesner, d'un savoir physiologique. De toutes les merveilles révélées par la montagne, celles qui intéressent le médecin sont au centre de son récit. Le médecin-voyageur fait appel à l'auto-observation comme à l'expérience de ses collègues et au témoignage des habitants, pour se livrer à des considérations diététiques sur le mérite des nourritures frugales et de l'eau fraîche. Il développe aussi une perspective physiologique à propos des effets de la fatigue et du repos, ou encore du bien-être procuré par un sommeil profond et serein. Adeptes du texte antique de Gallien – qu'il a traduit et commenté – il examine avec attention les relations entre les humeurs (le phlegme, la bile noire, la bile jaune, le sang) et les effets de l'effort physique en milieu d'altitude : échauffement, essoufflement, fraîcheur de l'air, qualités de l'eau. Il ne peut assez recommander la marche en montagne, qui fortifie la santé et exerce toutes les parties du corps, mais il accorde aussi de l'importance aux dispositions de l'esprit, apaisé par la beauté du paysage et l'agrément de la compagnie.

Les questions de l'eau et de l'air retiennent particulièrement son attention. Elles font apparaître les relations étroites qui s'établissent entre le monde et l'homme, le macrocosme et le microcosme, car la médecine humorale pratiquée par Galien et ses disciples associe les tempéraments, qui expriment les humeurs

²³ Coolidge traduit librement : « Veut-on étendre le champ de ses regards, jeter les yeux de toutes parts, regarder au loin dans tous les sens et contempler à la ronde le panorama ? » (Coolidge, *op. cit.*, p. 306). Le terme de « panorama », comme ailleurs celui de « touriste », sont évidemment des anachronismes. Les lignes de Gesner ont pourtant une allure étonnamment moderne (au sens historique) et court-circuitent bien des idées reçues sur « l'invention du paysage » au XVIII^e siècle.

du corps, aux rapports existant entre les éléments fondamentaux de la matière. L'eau, l'air, la terre et le feu entrent en relation à travers les propriétés qui les qualifient, tantôt par affinité et tantôt par opposition²⁴, déterminant aussi la même complexité de rapports entre les humeurs qui leur correspondent. Ainsi Gesner examine-t-il la question des propriétés de l'eau de montagne, dépendantes de sa provenance et de sa température. Avec son tempérament « d'homme flegmatique et à ventricule froid », donc placé sous le signe de l'eau (le phlegme est une humeur aqueuse), argumente-t-il, il est particulièrement sensible à l'eau, et volontiers indisposé quand il en boit. Seules les sources fraîches des montagnes lui conviennent sans restriction, « parce que, par réaction, la chaleur s'accroît dans le ventricule des buveurs²⁵ ». Il tire de son expérience un raisonnement à valeur générale.

L'air des Alpes joue lui aussi un rôle majeur dans les processus humoraux comme dans les échanges élémentaires. Gesner lui accorde des qualités précieuses, toutes rendues plus actives par l'exercice corporel :

L'air en ces lieux est beaucoup plus pur et salubre, et non plus alourdi de vapeurs épaisses comme dans la plaine, ni délétère et fétide comme dans les villes et les autres lieux habités par les hommes. Et cet air, envoyé au cerveau par les narines, non seulement n'irrite pas les artères qui pénètrent jusqu'aux poumons et au cœur, mais, au contraire, les adoucit²⁶.

On voit combien le discours du médecin s'appuie ici sur l'opposition entre ville et montagne, qui est précisément une construction de la Renaissance. Dans sa traduction, Coolidge est peu précis sur les qualificatifs donnés par Gesner à l'air des plaines et des villes, dont la pertinence est pourtant du plus grand intérêt pour l'histoire médicale de l'air. Le texte latin porte : *Aer hic longe liberior et salubrior, nec adeo vaporibus crassis infectus, ut in planitie, nec ut in urbibus et aliis hominum habitationibus, contagiosus aut foetidus*. Si l'on veut mettre en évidence l'acception physiologique des qualités de l'air qui préoccupe Gesner, il ne faut pas hésiter à lire « infecté (empoisonné) par des vapeurs épaisses », plutôt qu'« alourdi... » ; « contagieux et sale », plutôt que « délétère... ». Cette lecture rend compte de la valeur médicale que prend dès son début l'opposition paradigmatique entre plaine et montagne, ville et montagne, qui trouve ici une formulation déjà moderne.

La relation du voyage au mont Pilate fait apparaître la figure du savant universel qui caractérise la Renaissance. Gesner exerce dans son voyage et met

²⁴ Voir fig. 2 ci-dessus.

²⁵ Coolidge, *op. cit.*, p. 307.

²⁶ *Ibid.*, p. 307.

en œuvre dans sa relation, tous les savoirs qu'il a illustrés dans ses publications (il cite d'ailleurs l'une d'elle pour éclairer un aspect de la tradition orale qu'il rapporte à propos du Pilate). Il est tout en même temps philologue, naturaliste, géographe, théologien et médecin²⁷. Il emploie tour à tour le commentaire interprétatif (lorsqu'il se réfère à la Bible ou à Aristote), l'observation et le raisonnement. Nous avons vu combien ces méthodes et ces savoirs sont étroitement liés dans le cadre épistémologique de la pré-modernité, et comment la médecine est directement en phase avec l'histoire naturelle et la physique des montagnes²⁸.

Ce monde harmonieux et complet que Conrad Gesner voit comme un paradis terrestre devient un paradis de l'esprit par la compréhension sans reste qu'il pense en avoir. Si sa première et sa seconde lettre alpines n'ont laissé apparemment que peu de traces dans l'histoire des idées et dans l'histoire culturelle des Alpes, elles ont pourtant contribué à montrer la valeur d'une science qui disparaîtra à la fin du siècle, la chorographie, et à lui donner sa place entre le local et l'universel, entre le détail et le système, entre la pratique observante et l'encyclopédie, associant une compétence narrative et une ambition théorique. Portée à accumuler les objets dans ses descriptions, nourrie des voyages et de leurs savantes relations, elle se présente comme une collection de faits et de raretés et fait alors bon ménage avec les cabinets de curiosités qui se multiplient à la fin du XVI^e siècle, voués à la collecte et à la classification des fossiles, animaux, plantes, cristaux, métaux, ossements et monnaies... Sa différence avec les autres sciences de l'espace tend alors à s'effacer. Mais les deux lettres alpines de Gesner ont surtout proposé à l'observation scientifique et fait entrer dans les préoccupations médicales le lien entre la montagne et la santé, entre l'excursion en altitude et la réparation des corruptions urbaines²⁹.

²⁷ Sur la vie et l'œuvre de Gesner, voir Hans Fischer, George Petit, Joachim Staedtke *et alii*, *Conrad Gessner 1516-1565. Universalgelehrter, Naturforscher, Arzt*, Zurich, Orell Fuessli, 1967 ; Lucien Braun, *Conrad Gesner*, Genève, Slatkine, 1990. On peut y constater combien l'œuvre est vaste et touche à tous les domaines du savoir renaissant.

²⁸ La règle de la similitude s'applique dans les deux sens : de l'homme au monde et inversement. Ainsi Gesner, s'interrogeant sur l'abondance de l'eau dans les montagnes, donne une réponse basée sur la contradiction des éléments opposées, le feu et l'eau : « Même chose arrive à nos propres corps qui, échauffés par l'exercice, laissent échapper des émanations, bientôt changées en gouttes de sueur par le plus léger refroidissement de l'atmosphère... » (Lettres sur *L'Admiration des montagnes*, Coolidge, *op. cit.*, p. 36.)

²⁹ Les illustrations sont publiées avec l'aimable autorisation de la Bibliothèque cantonale et universitaire, Lausanne, et de la Bibliothèque publique et universitaire, Genève, que je remercie.